

sons-nous par quelque autre chose qui avait antérieurement sa dénomination? Évidemment parce que le langage date d'une période où le jugement moral et la connaissance du bien et du mal n'avaient point encore fait leur apparition dans l'esprit humain (1). »

Je n'ai point à m'occuper pour le moment de cette conclusion autrement que pour faire remarquer que je ne vois point comment il y peut être répondu si l'accord, relatif au cas exactement analogue des noms des outils, persiste. C'est-à-dire que, si quelqu'un admet que la preuve philologique suffit à prouver l'antériorité des mots par rapport aux outils qu'ils désignent, il faut, pour être logique, admettre aussi que les concepts fondamentaux de la moralité sont d'origine plus récente que les noms qui leur ont été donnés, et en vertu desquels ils sont devenus concepts. Ces noms, tout comme ceux des outils, n'avaient tous, originellement, qu'une signification préconceptuelle servant à dénoter les états ou activités physiques évidents, tels qu'ils étaient immédiatement connaissables par les facultés de perception sensitive et d'association directe. Puis à mesure que le sens moral se développa, et que la signification utilitaire de la conduite en tant que morale commença à être appréciée, les principes de « métaphore fondamentale » furent appliqués à la dénomination de ces concepts récemment découverts, probablement à la même époque où ces mêmes principes étaient appliqués à la dénomination d'outils nouvellement imaginés.

Ce n'est, ici, qu'un exemple entre un nombre infini d'autres qu'il serait aisé de rapporter, si l'on considère, comme le fait remarquer Whitney, que « nous pouvons à peine écrire une ligne sans donner des exemples de cette sorte de développement linguistique ». Et, quoi que l'on puisse penser (à cette phase peu avancée de notre enquête) au sujet de l'application du principe général dont il s'agit au cas particulier de la conscience, il me paraît absolument certain que tout ce principe général de « métaphore fondamentale » révèle le fait d'un développement intellectuel de la phase préconceptuelle à la phase conceptuelle, et qu'il montre encore que ce développement a représenté la

(1) Geiger, *Conférence au Cercle commercial de Francfort-sur-Mein*, 1869.

caractéristique universelle des facultés humaines aux époques préhistoriques dont le langage nous a conservé les seules annales existantes (1).

Il subsiste encore une partie du domaine philologique dont il faut nous occuper, et nous y trouvons plus encore la confirmation de toutes les conclusions générales déjà acquises. Jusqu'ici nous nous sommes occupés surtout de ce que j'ai appelé la paléontologie de la pensée humaine, telle qu'elle se révèle, en quelque sorte fossilisée, dans les pétrifications linguistiques de l'homme préhistorique. Mais la science de la philologie comparée n'est point limitée, dans ses recherches sur les formes primitives du langage, à ces vestiges passés d'un âge reculé. Au contraire, tout comme l'anatomie comparée, elle possède des matériaux d'étude encore vivants, qui ont la nature des orga-

(1) Peut-être la partie la plus intéressante de la question est-elle celle où les recherches philologiques montrent que la métaphore se rapporte non à un objet, à une qualité naturelle, mais à un acte ou à un geste préexistant, déjà employé par l'homme lui-même dans le but de communiquer, d'exprimer ses émotions, etc. La métaphore de ce genre nous rapproche évidemment beaucoup de l'époque où les signes articulés audibles sont nés des signes gesticulés et mimiques visibles. Comme exemple de cette partie de notre sujet je veux seulement citer un passage, mais le lecteur verra aussitôt combien il serait aisé de fournir de nombreux exemples de ce genre, tirés des mots qui sont actuellement d'un emploi habituel.

« Plus un langage a subi un développement considérable par rapport à ses racines primordiales qui ont été contournées en des formes qui ne laissent nullement voir la raison pour laquelle elles ont été choisies originellement, plus la signification primitive des mots a disparu, et plus les points de contact de ce langage avec les signes sont rares. Les langues supérieures sont plus précises parce que la conscience de la dérivation de la plupart de leurs mots est perdue, de telle sorte que ceux-ci sont devenus des signes bons à exprimer tout sens dont on sera convenu, et nul autre.

« Toutefois il est possible de s'assurer du geste qui les accompagnait, même dans plusieurs mots anglais. La catégorie représentée par le mot *supercilious* se présentera à tous mes lecteurs, mais un ou deux exemples peuvent être donnés qui sont moins évidents, et en relation plus immédiate avec les gestes de nos Indiens. *Imbécile*, qui s'applique généralement à la faiblesse du vieil âge, vient du latin *in* signifiant sur, et de *bacillum*, un bâton, ce qui rappelle de suite le signe (déjà rap-pelé) par lequel les Cheyennes désignent les vieillards. Pareillement *time* (temps) semble être plus voisin de *τείνω*, étendre, quand, dans le dialogue de Kin-chè-ess, rapporté dans un livre, on veut produire le signe indiquant une longue durée, c'est-à-dire en plaçant les pouces et les index comme si un fil était tenu entre le pouce et l'index de chaque main, celles-ci se touchant l'une l'autre, puis s'éloignant lentement comme pour l'extension d'un morceau de caoutchouc. » (Mallery, *Sign-Language*, etc., p. 350.)

Le même écrivain dit encore, à l'égard des langues non civilisées qu'il a spécialement étudiées: « Dans les langages de l'Amérique du Nord, qui ne sont point devenus arbitraires au degré que nous observons dans les langues de l'homme civilisé, le lien entre l'idée et le mot est seulement moins évident que le lien encore

nismes vivants, et qui présentent de si nombreux degrés d'évolution que les membres inférieurs de la série nous rapprochent beaucoup des formes originelles qui ne peuvent être étudiées qu'à l'état fossile. Jusqu'ici, je ne me suis occupé de ces langues inférieures existantes qu'au point de vue de leurs formes prédictives. Je veux ici les considérer au point de vue de la qualité d'idéation dont elles témoignent.

Dans un volume ultérieur, j'aurai à m'occuper de la psychologie des sauvages, et l'on verra par là qu'il n'y a point de relation très précise et constante entre les degrés de l'évolution mentale en général et le développement du langage en particulier. Néanmoins, il existe une relation générale, et c'est, par conséquent, chez les sauvages les plus inférieurs que nous trouvons les types de langage les moins développés (1).

Ici, je n'aurai à m'occuper de ces langues que dans la mesure

ininterrompu qui unit l'idée au signe, et tous deux demeurent fortement influencés par les concepts de contour, forme, place, position et aspect sur lesquels est fondé le geste, et ils demeurent similaires dans leur fertile combinaison de radicaux. Le langage indien consiste en une série de mots qui ne sont que des parties du langage légèrement différenciées, qui se suivent dans l'ordre où ils se sont représentés à l'esprit de celui qui parle, sans lois d'arrangement absolu, les phrases n'étant point complètement intégrées. La phrase nécessite des parties du langage, et celles-ci ne sont possibles que quand la langue a atteint la phase où les phrases sont logiquement construites. Les mots d'une langue indienne étant des parties du langage synthétiques ou non différenciées sont, à cet égard, strictement analogues aux éléments gesticulés qui entrent dans un langage mimique. L'étude de ce dernier est donc précieuse pour la comparaison avec les mots de la première. L'un des langages projette une vive lumière sur l'autre, et nul ne peut être étudié d'une façon avantageuse, si l'on n'a encore la connaissance de l'autre.

(1) Il y a certains écrivains, comme du Ponceau, Charlevoix, James, Appleyard, Threlkeld, Caldwell, etc., qui ont cherché à représenter les langues, même les plus inférieures, comme étant « hautement systématiques et véritablement philosophiques », mais cette opinion repose sur une appréciation radicalement fautive des critères des systèmes et de la philosophie des langages. Les pierres de touche choisies sont l'exubérance des synonymes, l'enchevêtrement et la complexité des formes, etc., qui sont en réalité l'œuvre d'un développement inférieur. Tous les philologues sont maintenant d'accord pour reconnaître l'erreur de cette opinion. Farrar lui-même, qui, au début, partagea cette erreur (*Origin of Language*, p. 28), dit, dans son ouvrage ultérieur : « De nouvelles recherches ont dissipé cette croyance. Cette richesse apparente de synonymes et de formes grammaticales est, en effet, principalement due à la pauvreté désespérante de la faculté d'abstraction. Non seulement cette richesse ne serait point un avantage, ce serait même un empêchement intolérable pour une langue employée à un but littéraire. Le caractère anormal de ces langues prouve seulement qu'elles sont l'œuvre d'esprits incapables d'une analyse subtile, et qui suivent dans une seule direction un développement partiel et erroné... Si le langage prouve quoi que ce soit, il prouve que ces sauvages ont dû vivre d'une façon continue à l'état sauvage. » (Farrar, *Chapters on Language*, pages 53-54; il renvoie encore à de nombreuses autorités.)

où elles projettent quelque lumière sur la qualité d'idéation à laquelle elles correspondent, ou dans la mesure où elles sont en relation avec les principes généraux dont nous sommes déjà occupés. Et, même dans ces limites, je m'efforcerai de faire mon exposé aussi bref que possible.

Je commencerai par donner quelques citations empruntées aux auteurs les plus compétents qui ont écrit sur ce sujet, au point de vue linguistique.

« Il suffit de la plus faible puissance d'abstraction — une puissance que les idiots eux-mêmes possèdent — pour employer un nom comme signe d'une conception, pour dire *soleil* (1) par exemple; mais pour dire *brillant*, pour décrire un phénomène commun à tous les objets brillants, il faut un effort plus grand, et pour dire *briller* comme expression de l'état ou de l'acte, il y faut un effort plus grand encore. Si familiers que puissent nous être des efforts de ce genre, il est amplement prouvé qu'ils n'ont pu être tels pour les inventeurs du langage, parce que, même maintenant, ils ne le sont point encore à quelques races humaines après de longs millénaires d'existence (2). »

Ainsi, par exemple, les habitants des îles de la Société ont des noms différents pour la queue du chien, la queue du mouton, la queue de l'oiseau, etc., mais ils n'ont point de nom pour la queue même, c'est-à-dire pour la queue en général (3). Les Mohicans ont des mots correspondant aux différentes manières de couper, mais ils ne possèdent point de verbes désignant l'acte de couper; ils ont des mots pour « je l'aime », « je vous aime », etc., mais le verbe « aimer » n'existe pas; et les Choc-taws ont des noms pour les différentes espèces de chênes, mais ils n'en ont point pour le genre chêne (4).

De même les Australiens n'ont point de mot pour *arbre*, ou même pour *poisson*, *oiseau*, etc. (5); et l'Esquimau, bien qu'il possède

(1) Le mot « conception » équivaut ici, naturellement, à mon terme « préconception ». Quand ma fille prononça son premier mot dénominatif « étoile » en fait, elle conféra un nom; mais c'était le nom d'un réceptif et non d'un concept.

(2) Farrar, *Chapters on Language*, p. 198-199.

(3) *Mithridates*, III, 325, 397. Voir aussi Pott, *Etym. Forsch.*, II, p. 167, et Heyse, *System*, p. 132.

(4) Latham, *Races of Man*, p. 376.

(5) Quatrefages, *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1860; Maury, *la Terre et l'homme*, p. 433.

des verbes signifiant « pêcher la baleine », « pêcher le phoque » n'a point de verbe *pêcher*. Comme le fait remarquer du Ponceau, « ces langues généralisent rarement », et il montre qu'elles ne possèdent même point un verbe ayant le sens de « je veux » ou « je désire », bien qu'on y trouve des formes verbales séparées pour « je désire manger de la viande », « je désire manger de la soupe » ; on n'y trouve point non plus le substantif général signifiant « coup », bien qu'on y trouve un grand nombre de mots désignant les coups portés avec différents instruments (1). Pareillement, M. Crawford nous apprend que « le malais est très pauvre en mots abstraits ; et l'ordre de pensée habituel à ceux qui le parlent ne les conduit pas à employer souvent même le petit nombre de ceux qu'ils possèdent. A cette pauvreté dans l'abstrait se joint une redondance dans le concret » ; et il cite de nombreux exemples du genre de ceux qui ont été cités plus haut, empruntés à d'autres langues (2). Pareillement, « le dialecte des Zoulous est riche en noms dénotant différents objets du même genre d'après quelques variétés dans la couleur, ou l'absence de certaines parties, ou quelque autre particularité » tels que « vache blanche », « vache rouge », « vache brune » (3) ; et dans le séchuana, il n'y a pas moins de dix mots signifiant tous « bétail à cornes » (4). Dans le cherokee, il y a treize verbes différents signifiant différentes façons de laver, mais il n'y en a pas un signifiant l'acte lui-même de « laver » (5). Et Milligan dit que les Tasmaniens « ne possédaient point de mots représentant des idées abstraites ; pour chaque variété d'arbre à gomme ou à résine, etc., il avaient un nom, mais ils n'avaient point d'équivalent du mot *arbre* ; ils ne pouvaient non plus exprimer des qualités abstraites telles que celles de la dureté, de la mollesse, de la chaleur, du froid, de la longueur, de la brièveté, de la rondeur » (6). En dernier lieu, pour donner un exemple encore, M. Latham nous apprend qu'un Kurde de la tribu Zaza qui avait

(1) *Mém. sur le Syst. Gram.*, etc., p. 120.

(2) *Malay Grammar*, I, p. 68.

(3) *Journ. Améric. Orient. Soc.*, I, n° 4, p. 402.

(4) Casalis, *Grammar*, p. 7.

(5) Pickering, *Indian Language*, p. 26.

(6) *Vocabulary of the Dialects of some of the Aboriginal Tribes of Tasmania*, p. 34.

fourni au docteur Sandwith une liste de mots indigènes, n'était pas capable de concevoir l'idée de « main », ou de « père », à moins qu'elles ne fussent rapportées à lui-même, ou à quelque chose d'autre, et ses notions étaient si essentiellement concrètes plutôt qu'abstraites qu'il confondait le pronom avec le substantif chaque fois qu'il avait à désigner une partie du corps humain, ou un degré de consanguinité, » disant *sere-min*, « ma tête », et *pie-min*, « mon père ».

Ainsi, comme le fait remarquer M. Sayce, après avoir fait allusion à quelques-uns des faits qui précèdent « nous pouvons être assurés que ce ne furent pas *les idées de première importance* que l'homme primitif s'efforçait de représenter, mais les objets individuels qui lui étaient connus par ses sens » (1). Et sans multiplier encore les témoignages, nous sommes préparés à accepter son énoncé général d'après lequel « sur toute la surface du monde, partout où nous rencontrons une race sauvage ou un individu qui n'a point subi l'influence de la civilisation qui l'entoure, nous trouvons cette inaptitude essentielle à la séparation du particulier de l'universel par l'isolation du mot individuel, par la séparation, pour ainsi dire, des idées qui lui sont habituellement associées » (2). C'est-à-dire, pour exprimer la chose dans ma propre terminologie, que chez toutes les races primitives encore existantes, nous observons une inaptitude à développer un concept hors d'une foule de reprints, bien que ces derniers puissent être très voisins les uns des autres, et être séparément représentés par autant de signes dénotatifs, inaptitude qui doit paraître absolument incompréhensible à nos adversaires : même avec les nombreux mots existants désignant les différentes sortes d'arbres, les Tasmaniens n'en possédaient pas pour désigner l'arbre en général. Naturellement ils devaient avoir eu le reprint de l'arbre, l'image générique formée par d'innombrables perceptions d'arbres particuliers, et sans doute, par exemple, un Tasmanien eut été surpris s'il avait vu un arbre même d'une espèce nouvelle, et non encore dénommée, se tenant renversé, les racines en l'air, et les branches en terre. De la même façon un chien est surpris quand il voit pour la première fois un homme

(1) *Introduction*, II, p. 6.

(2) *Ibid.*, I, p. 379.

marcher sur ses mains, il aboie devant ce spectacle, parce qu'il est en conflit avec l'image générique qui a été automatiquement formée par d'innombrables perceptions d'hommes individuels marchant sur leurs pieds, mais en l'absence de tout nom pour désigner les arbres en général, rien ne montre que le sauvage possède un concept répondant à « arbre », ni le chien, le concept de « l'homme ». Si mes adversaires n'abandonnent le terrain du Nominalisme sur lequel ils prennent leur point d'appui, il leur faut déclarer qu'en l'absence de tout *nom* pour arbre *il ne peut y avoir de concept* arbre.

Voilà pour ce que l'archidiacre Farrar a appelé *la désespérante pauvreté de la faculté d'abstraction* des sauvages. Leurs différentes langues concordent par leur témoignage verbal, et nous assurent que la pensée humaine ne procède pas de « l'abstrait au concret », mais, au contraire, que dans la race comme chez l'individu, l'idéation receptuelle précède l'idéation conceptuelle, la dénotation précède la dénomination, comme elle-même, autrefois, a été précédée par la gesticulation. Telle étant la situation à l'égard des noms, nous ne pouvons nous étonner, comme nous l'avons déjà vu, que les sauvages inférieurs soient si particulièrement pauvres en formes prédicatrices.

La paléontologie de la pensée humaine, telle qu'elle est recueillie dans le langage, nous montre donc d'une façon incontestable que l'origine et les progrès de l'idéation, dans la race, ont été psychologiquement identiques à ceux que nous observons actuellement chez l'individu. Toutes les phases d'idéation que nous avons vu être caractéristiques de la psychogenèse chez l'enfant, nous voyons qu'elles ont été caractéristiques de la psychogenèse de l'humanité.

Tout d'abord il y eut la phase indicative. Son existence nous est prouvée de deux manières. D'une part tous les philologues sont maintenant d'accord avec Geiger : « Mais, ce qui en dit plus que toute autre chose, le langage diminue à mesure que nous le considérons à une époque plus reculée, de telle façon que nous ne pouvons éviter de conclure qu'il fut un temps où il n'existait aucunement (1). » D'autre part, si nous sondons

(1) Conférence faite à Francfort, 1869.

l'arbre du langage au niveau des racines pronominales du sanscrit, quelle est la sorte de séve idéationnelle qui s'en écoule ? Comme nous l'avons déjà vu, cette idéation suggère si fortement la gesticulation et la mimique que M. Max Müller lui-même accorde que cette idéation nous représente « des vestiges des phases primitives et presque pantomimiques du langage, phases dans lesquelles le langage était à peine encore ce que nous désignons sous ce nom, c'est-à-dire un Logos, mais simplement une indication » (1).

En second lieu, nous avons des preuves évidentes de l'existence de mots-phrases, aussi bien que de ce que j'ai nommé la phase dénotative, ou la nomination des simples reprints, qu'il s'agisse d'actions seulement, ou, comme nous pouvons l'admettre avec sécurité, d'objets et de qualités aussi bien, et que la nomination ait été faite arbitrairement, ou, ce qui semble virtuellement certain, en grande partie par onomatopée. Ces deux points subordonnés, toutefois, qui sont rendus plus douteux par le fait que la lutte pour l'existence entre les mots a été favorable aux termes dénotatifs exprimant des actions, et défavorable à la survivance des onomatopées, ont pour nous relativement peu d'importance ; celui qui nous importe est celui qui nous est le plus clairement prouvé par les annales philologiques, c'est le fait qu'à la période la plus ancienne correspondent les formes les moins développées ; les « 121 concepts » semblent être, pour la plupart, des dénotations de simples reprints. En troisième lieu, dans les phases plus récentes, nous trouvons des preuves accablantes de l'extension connotative de ces mots dénotatifs. Beaucoup d'entre eux ont probablement dû subir un certain degré d'extension connotative pour avoir pu survivre sous forme de racines : il est donc difficile, dans les phases primitives, d'être assuré si un mot dénotatif en apparence n'est point, en réalité, un terme qui a subi les premières phases de l'extension connotative. Si tel a été le cas, nous pouvons comprendre que toute signification onomatopéique primitive se soit perdue. Quoi qu'il en soit, les preuves abondent pour établir l'existence du développement ultérieur et continu de l'extension connotative à travers la période philologique.

(1) *Science of Thought*, p. 245.

Enfin, en ce qui concerne la phase prédicative, nous avons vu que, d'après la philologie, l'ordre et la méthode ont été les mêmes dans la race et chez l'individu. Chez l'enfant, comme nous l'avons vu, la prédication préconceptuelle s'opère au même moment et au même niveau psychologique que l'extension connotative des mots dénotatifs. En réalité le simple acte connotatif est en lui-même un acte prédicatif, conceptuel dans la sphère conceptuelle (dénomination), préconceptuel dans la sphère préconceptuelle. En outre, nous avons vu dans la psychogenèse de l'enfant combien le développement de la prédication préconceptuelle par la simple apposition de termes connotatifs, joue un rôle important, cette apposition étant rendue inévitable par les lois de l'association. Si A est le nom connotatif de A, B le nom connotatif de B, quand le jeune enfant voit apparaître simultanément A et B, l'affirmation A B est rendue inévitable par « la logique des événements », et cette affirmation est une proposition préconceptuelle. A ces deux points de vue, la philologie fournit de nombreux cas parallèles. Les citations que j'ai rapportées prouvent d'une façon concluante que « tout mot a dû originellement être une phrase » ou, pour en revenir à ma terminologie, une proposition préconceptuelle, de nature identique à celle qu'emploie le jeune enfant. Si l'on réplique que le jeune enfant n'a point la conscience de soi, alors que l'homme primitif la possédait, ce serait simplement faire une pétition de principes de la question tout entière, et ce, à l'encontre de toutes les probabilités aprioriques, aussi bien que de toutes les analogies réelles auxquelles il peut en être appelé. S'il est vrai — et qui pourrait en douter ? — que « le langage diminue à mesure que nous le considérons à une époque plus reculée, de telle sorte que nous ne pouvons nous empêcher de conclure qu'il a dû se présenter une période où le langage n'existait nullement », soutiendra-t-on que l'être anthropomorphe, qui était alors incapable de communiquer avec ses semblables au moyen de mots, possédait la conscience de soi ? Une affirmation aussi absurde serait fatale à l'argument de mes adversaires, car elle impliquerait, ou bien que les concepts peuvent exister sans noms, ou que la conscience peut exister sans concepts. La vérité est que la philologie a prouvé d'une façon singulièrement complète

l'origine et le développement graduel, dans le temps, de la communication préconceptuelle d'abord, et ensuite de la conscience qui a fourni la base de la prédication conceptuelle. Il n'y a rien d'étonnant par conséquent, comme le fait observer avec quelque naïveté M. Max Müller, si « l'on peut dire que le premier pas dans la formation des noms et des concepts est très imparfait ». Il l'est réellement. A la vérité « le fait de nommer l'acte de porter un lourd fardeau, au moyen d'une racine formée des sons qui accompagnent cet acte, est un fait beaucoup plus primitif que de fixer un attribut au moyen d'un nom » appliqué conceptuellement. En réalité, cette sorte de nomination est si primitive que je défie qui que ce soit de montrer en quoi elle diffère psychologiquement de ce que l'on nomme la dénotation du jeune enfant ou même de l'oiseau parleur.

Étant arrivés à ces données en ce qui concerne les résultats de la philologie, il conviendra de conclure en indiquant brièvement le point principal sur lequel il semble y avoir désaccord entre mon opinion et celle des philologues éminents dont je viens de parler, si ce n'est celle aussi de la majorité de mes adversaires, au point de vue psychologique. Le point en litige, c'est que mes adversaires acceptent comme démontrée une supposition qui n'est point établie ; ils supposent que la pensée conceptuelle est la condition antécédente *sine qua non* de tout acte dénommatif, et, *a fortiori*, de tout acte prédicatif. Voilà l'hypothèse fondamentale qui, expressément déclarée, ou tacitement acceptée, sert de base à toute l'argumentation de mes adversaires. Je prétends avoir montré par des preuves inductives complètes que cette hypothèse est non seulement injustifiable en théorie, mais erronée en fait ; il y a noms et noms, et il en est qui ne témoignent point de l'existence de la pensée conceptuelle chez celui qui les confère. M'appuyant aussi bien sur le cas de l'oiseau parleur et du jeune enfant que sur celui de l'homme primitif (dans la mesure où celui-ci a laissé des traces de sa psychologie dans la structure du langage), j'ai prouvé qu'antérieurement à la phase de dénomination se présentent les phases de l'indication, de la dénotation, et de la connotation réceptuelle. Ce sont là les dalles de passage psychologiques qui sont jetées en travers de ce « Rubicon de l'Esprit », lequel, grâce à